

Lendemain de fête

Nous avons si longtemps espéré ce moment que j'avais cessé d'y croire. Je m'étais résigné au train-train sournois de la survie, au cynisme du chacun pour soi et au poids du silence. Les jours succédaient aux jours, les nuits aux nuits, d'honnêtes gens devenaient des salauds, des timides se réveillaient en héros, des êtres pacifiques prenaient les armes et des intellectuels se faisaient brûler leur précieuse cervelle au nom d'un idéal plus grand que leurs propres incertitudes. La patrie, la liberté et la dignité côtoyaient la cupidité, l'aveuglement et la haine. L'éternel combat du bien et du mal qui cohabitaient en chacun de nous. L'éternelle confrontation entre les pulsions de vie et les pulsions de mort. La bataille faisait rage et laissait ses cadavres sur les champs de l'honneur et du déshonneur. Une guerre dans la guerre.

Moi, j'avoue, j'ai attendu et n'ai fait que ça, attendre, espérer, prier, en gardant pour moi mes révoltes et ma lassitude. Je n'ai pas accompli grand-chose pour dévier le cours d'une histoire qui me dépassait. Comme beaucoup, j'ai tenté de survivre comme j'ai pu, obnubilé par des préoccupations se limitant à un essentiel tyrannique. Dénicher du charbon pour le soir. Trouver du beurre pour la purée de topinambours du lendemain ou les tartines du petit-déjeuner qui en ces temps de disette portait bien son nom. Les enfants seraient si contents. Du beurre, autant désirer décrocher la lune ! Mon héroïsme s'est limité à cracher par terre quand je croisais un boche. Et un peu aussi à conserver la dignité que les nazis et les collabos n'avaient pas réussi à me voler. Je suis resté honnête et ne me suis pas vautré dans un marché noir privant les plus pauvres du peu auquel ils auraient pu prétendre. Je n'ai pas volé, je n'ai dénoncé personne, je n'ai pas hurlé avec les loups ni participé au culte bêlant d'un Pétain chevrotant. Et si j'en avais eu l'occasion, si on me l'avait demandé, si j'avais cherché à en savoir plus, j'aurais donné un coup de main. Quoi et comment ? Je n'en sais rien. Soigner un résistant, rassurer sa mère, cacher des juifs, déposer une enveloppe dans une boîte aux lettres anonyme ? Mais je n'avais pas les réseaux de connaissances, pas les amis qu'il fallait et je ne savais pas comment m'y prendre. Et puis, surtout, le

souci pour Adrienne et les enfants était devenu pour moi comme un compagnon perché sur mon épaule et qui me rappelait constamment que ces êtres ne pouvaient compter que sur moi. Pour eux, j'ai résisté. Comme j'ai pu. Obsédé que je fus et que je suis encore par la lancinante angoisse de ce qu'ils deviendraient s'il m'arrivait un accident, si j'étais arrêté, déporté ou tué.

Aujourd'hui, en ce jour de liesse autant que de soulagement, en ce jour de liberté retrouvée, je me sens légitime, comme d'autres, à participer à la fête, à applaudir, à pleurer de joie, à chanter la Marseillaise, à enfin respirer après ce cauchemar. Autant que le père Fontaine qui adulait le Maréchal. À cause de sa jambe laissée dans la boue de Verdun en 14-18 et de son gamin mitraillé sur une plage de Zuydcoote en juin 40. Comment lui en vouloir ? Autant que la concierge du 154, rue Vaugirard qui me proposa pour un bon prix un tableau récupéré dans un appartement quitté dans la précipitation par la famille qui l'occupait. « Ça va s'abîmer sinon, autant que ça profite à quelqu'un » me souffla-t-elle avec une mine d'espion. Cette mégère avait une conception toute personnelle de la lutte contre le gaspillage.

Nous sommes nombreux sur la Grand-Place à acclamer nos libérateurs. Tout aussi nombreux qu'un mois avant quand mes chers compatriotes se poussaient du coude pour être au premier rang et serrer la main du Maréchal. C'est toujours aux instants les plus pathétiques que les ânes se mettent à braire. En compagnie des moutons souvent. Et ce jour-là, face au Maréchal juché sur le balcon de la mairie, le troupeau était fourni. Mais dans cet agglomérat des adeptes serviles de l'idée du moment, se cachaient aussi de véritables salops, des bêtes féroces que l'odeur du sang et le goût des larmes ne rebutaient pas ; ceux-là prenaient leurs ennemis pour des sous-hommes et les traitaient en toute logique sans humanité. Ce sont les mêmes poitrines qui aujourd'hui entonnent une Marseillaise qui me donne le frisson et qui, hier, chantaient à tue-tête un « Maréchal, nous voilà » qui me foutait la gerbe. Ce sont les mêmes mains qui applaudissaient la soumission érigée en vertu cardinale. Et les sourires alors ne me semblaient pas feints. Mais qui suis-je pour juger ? Me suis-je précipité pour hurler qu'ils avaient tort ? Ai-je tenté de grimper à un réverbère en

brandissant le drapeau tricolore ? Non. Je me suis contenté d'être absent et d'écouter de loin la clameur, assis sur ma chaise, en sirotant une chicorée tout en me donnant l'impression de savourer un café. Pas glorieux. Pas lâche non plus. La juste mesure de ce qui m'était possible.

Aujourd'hui, en ce jour de joie et de fête, je n'ai aucune envie de bouder mon plaisir. Je veux le partager avec ceux et celles qui, hier, faisaient comme moi, c'est-à-dire comme ils pouvaient ou qui suivaient le troupeau de Panurge faute de mieux, chantaient parce qu'il fallait chanter, parce qu'il était périlleux de rester bouche close, parce que derrière un voisin, un ami voire un parent, se cachaient peut-être un ennemi, un milicien, un collabo. Moi-même qui aurais-je dénoncé pour sauver un des miens ? Combien de temps aurais-je résisté à la torture ? La frontière entre la gloire et la honte reste poreuse. Ceux qui ont consenti, ceux qui ont admis, ceux qui se sont tu, ceux qui ont fermé les yeux, tous peuvent désormais se laisser aller à leur soulagement. Toute fête comporte ses pickpockets, ses filous, ses pique-assiettes ; les plus hardis se font photographier aux côtés de la mariée, les plus malins apportent le plus beau cadeau. On les oubliera vite, ils se seront fondus dans la masse et auront vraiment eu l'air de s'amuser autant que les autres. La fête sert aussi parfois à se réconcilier, à pardonner. Aux autres, certainement. À soi-même sans doute.

Ce matin, les chenilles des automitrailleuses ont fait trembler les pavés de la rue comme des dents prêtes à se déchausser, les vibrations ont grimpé dans les escaliers et sont remontées tout au long de ma colonne vertébrale. C'était comme si la vie revenait me titiller, comme si un ami me lançait : « Allez, habille-toi, mets-toi un coup de peigne, prends par la main ta femme et tes gamins et descends, ne reste pas là, dans ta perplexité, ton hésitation et tes peurs, viens boire, rire et chanter ! »

Et c'est ce que je fais. Je presse tout le monde, Adrienne et les mômes. J'attrape la première robe qui me vient sous la main, facile, Adrienne n'en possède que deux, une sale, une propre et la sale c'est toujours celle qu'elle porte sur elle. Je la déshabille, enfile sa robe propre autour de son corps, la recoiffe de mes mains tremblantes, jamais elle ne fut si belle avec ses yeux cernés, ses gencives que le

scorbut commence à faire saigner et sa peau qui ne cache plus ses os. S'il n'y avait pas les enfants, si nous n'avions pas rendez-vous avec l'Histoire, je l'aurai gardée pour moi tout seul, je l'aurais aimée un peu, beaucoup, passionnément et quand nos sens auraient crié « Halte au feu », nous serions sortis bras dessus bras dessous nous balader sur les boulevards. Adrienne aurait baissé la tête, craignant que les passants ne décèlent sur ses yeux le témoignage de son plaisir. Ils nous ont tout pris, ces salops. Notre liberté, notre insouciance, notre joie de vivre et nos muscles. Mais ils ont eu beau fouiller, ils ont eu beau retourner la lame dans la plaie, ils n'ont pas réussi à nous ôter l'essentiel. Notre amour et notre tendresse. Et moi, j'ai réussi à préserver autant que faire se pouvait Adrienne et les enfants. Mon trésor. Un trésor qui ne vaut pas pipette au cours du marché noir et n'a pas le moindre intérêt pour les livres d'Histoire, mais qui est demeuré pour moi, tout au long de ces années de plomb, le carburant qui a nourri la flamme fragile d'un espoir qui m'illuminait encore, même dans les nuits les plus noires. Je coupe une betterave en deux et en badigeonne les joues et les lèvres d'Adrienne, il y a longtemps que le rouge à lèvres qu'elle avait acheté pour fêter les congés payés est épuisé, elle a conservé l'étui vide dans sa table de nuit comme une relique, comme un témoin des années heureuses, comme un possible retour des jours meilleurs. Je l'embrasse, lui murmure que je la trouve belle, elle rougit, la betterave était inutile. Je vais enfin pouvoir passer tout mon temps à l'aimer.

Je lave vite fait la figure des enfants, décille leurs yeux chassieux, les coiffe, les habille. Solaires, voilà ce qu'ils sont, mes gosses. Deux astres. Mes enfants, tous les enfants, vont éclairer notre avenir, nous faire sortir du tunnel dans lequel nous étions coincés depuis quatre ans et dont nous avons craint qu'il n'ait pas d'issue.

Nous dévalons les escaliers, souhaitons bien le bonjour à tous nos voisins que nous croisons jusqu'ici en détournant la tête et plongeons dans la foule comme nous l'avons fait, en 36, dans les vagues, après avoir pris le train pour voir la mer. Mon état-civil témoigne de mes quarante ans, mais mon cœur bat comme à mes vingt ans quand je causai pour la première fois à Adrienne. Les enfants ouvrent de grands yeux

en s'apercevant que le genre humain ne se décline pas qu'en blanc grisâtre. Noir, marron, cuivre, blanc, les peaux font office de feu d'artifice. Ça rit, ça pleure, ça s'embrasse à bouche-que-veux-tu, l'heure est à l'oubli, le passé n'existe plus et l'avenir, ma foi, nous aurons bien le temps d'y penser.

Le père Fontaine, oubliant son deuil et Pétain, crie « Vive de Gaulle ! » La concierge du 154, rue Vaugirard scande « Vive la France ! » sans prêter attention au jeune homme qui lui chipe dans la poche le collier récupéré la veille dans un logement vide. Pour ne pas gaspiller. Il sera bien temps de faire les comptes.

Ce soir, je fais danser Adrienne sur une musique endiablée jouée par des noirs, des Américains. Bon dieu, difficile de ne pas se trémousser sur ces rythmes ! Les petits, les babines pleines de chocolat, ne nous quittent pas des yeux, étonnés de nous voir nous amuser autant.

Il se fait tard, nous rentrons.

Le lendemain, Adrienne pose sa main sur les yeux des gosses pour qu'ils ne voient pas le crâne tondu et le visage maculé de crachats de notre jeune voisine. Un instant pathétique, encore un, difficile d'y échapper, il y en aura d'autres, les livres d'histoire en sont remplis. Sont-ce toujours les mêmes ânes qui braient ? Me vient subitement un doute. Il se peut que sous la robe sympathique des ânes, de braves bêtes en somme, des bêtes de somme, se cache le poil plus rude de bêtes sauvages, des charognards qui guettent le plus faible du troupeau, le plus malade, le plus jeune, le moins apte à se défendre et qui attendent le moment le plus propice pour déchirer ses chairs. Je m'avance, je ne crains plus rien pour les miens désormais, nous sommes libres, vivants, presque intacts. Je ne peux pas rentrer chez moi et faire semblant de siroter une chicorée qui se prend pour du café et me boucher les oreilles pour ne pas entendre les loups hurler et les biches pleurer. Notre jeune voisine se tient debout sur une caisse à savon sur laquelle l'ont juchée des héros de dernière minute, des patriotes de circonstance et des gros malins qui voient là l'occasion de faire oublier que dans leur cave attendent des jambons qu'ils revendaient à prix d'or à qui avait de quoi. Une jeune femme du même âge la gifle, elle doit se dire qu'elle l'a échappé

belle, il avait de beaux yeux le soldat allemand qu'elle croisait chaque matin en partant au boulot. Des tas de bouches anonymes crachent leur haine du moment et leur lâcheté de toujours au visage de ce facile exutoire. La concierge du 154, rue Vaugirard hurle : « Salope ! » Un coiffeur improvisé coupe les cheveux de la demoiselle avec une paire de ciseaux mal aiguisés et finit le travail en lui rasant la tête avec un coupe-chou, de fins ruisseaux de sang dégoulinent du crâne de la malheureuse sur ses joues et son cou. Derrière la suppliciée une autre femme, plus âgée, attend son tour, elle saigne du nez, les manches de sa robe sont déchirées, elle est couverte de la bave des chiens enragés qui l'entourent, la pressent, la bousculent, lui crient dessus. Puis-je encore aimer Adrienne si je me tais, si je laisse faire ? Car, demain, ce sera peut-être elle qu'on insultera et battra. Parce qu'elle a donné son avis, parce qu'elle a dit merde à qui le méritait, parce qu'elle aura décidé que sa vie et son corps n'appartiennent qu'à elle, parce qu'elle aura dit non à un pourri qui n'attendait même pas un oui ! Au nom de mon amour pour elle, au nom du regard de ma fille plus tard sur son vieux père, je me lance et je gueule : « Arrêtez maintenant, ça suffit ! Foutez-leur la paix ! » La paix, nous l'avions dans la main, toute chaude comme un pain sorti du four, et voilà ce que nous en faisons.

Deux costauds m'empoignent et me collent contre un mur ; le plus gros m'ordonne de fermer ma gueule en hurlant près de mes lèvres, il sent l'ail, je le prends par la veste, je lui déchire une poche, un insigne tombe par terre, une francisque. La foule piétine le petit objet métallique sans le voir, il y en a tant par terre. Je me dégage, la curée continue, je m'éloigne, ça va passer, ce n'est qu'un mauvais réveil après des années de cauchemar, ça va aller, ça va aller...

Les lendemains de fête sont parfois difficiles.